

# DES BACHELIERS PROFESSIONNELS EN STAPS : DU DÉCLIC À LA CONQUÊTE DE L'UNIVERSITÉ

Si les rares bacheliers professionnels qui décident de s'inscrire en STAPS peuvent apparaître vulnérables au regard de leurs caractéristiques sociales et scolaires, ils prennent le risque d'une orientation atypique et se montrent offensifs lors de leur transition vers l'enseignement supérieur.

Carine ÉRARD  
Christine GUÉGNARD  
Magali DANNER\*



*Institut de recherche sur l'éducation (IREDU), Université Bourgogne  
Franche-Comté, centre associé régional au Céreq de Dijon*

\* Les auteures remercient Julien BERTHAUD pour sa contribution à cette recherche.

Près du tiers des bacheliers professionnels entreprennent des études supérieures hors apprentissage<sup>1</sup> l'année suivant l'obtention du diplôme, contre les trois quarts des bacheliers technologiques et la quasi-totalité des bacheliers généraux. Ils occupent aujourd'hui la deuxième place en termes d'effectifs dans cette trilogie des baccalauréats, en lien avec les ambitions politiques de conduire 80 % d'une classe d'âge au niveau bac. Or, le taux d'inscription des nouveaux bacheliers professionnels plafonne à 24 % dans les sections de techniciens supérieurs (hors apprentissage), et ne dépasse pas 8 % dans les formations universitaires depuis plus de vingt ans (DEPP, 2019).

Ce chapitre s'intéresse aux déterminants de l'orientation des bacheliers professionnels qui s'aventurent vers des formations longues et risquées pour des jeunes peu préparés aux exigences des cursus universitaires, au regard de leurs caractéristiques sociales et scolaires. L'enquête a été réalisée dans une université française en 1<sup>re</sup> année de Sciences et techniques des activités physiques et sportives (STAPS). Cette licence figure, au plan national ou local, parmi le tiercé des premiers vœux universitaires formulés par les lycéens et comme résultante d'une orientation souvent motivée par « *la passion* » du sport (Danner, Énard & Guégnard, 2016 ; Danner & Guégnard, 2019). Par le choix d'un cursus long, ces bacheliers donnent un tour inattendu à leur trajectoire. En effet, à la rentrée 2017-2018, au plan national, les bacheliers professionnels<sup>2</sup> représentent 7 % des nouveaux inscrits en STAPS.

Leurs parcours sont analysés sous l'angle de la vulnérabilité, à l'aune du risque pris par ces étudiants d'échouer dans les études supérieures, en s'intéressant aux « déclics » (Jellab, 2017) qui les ont conduits à entreprendre des études atypiques. Cette approche s'inscrit dans une perspective dynamique dans laquelle les bacheliers professionnels ne sont pas vus comme une catégorie de « vulnérables » supposée homogène et dont la vulnérabilité serait intrinsèque. Ils sont appréhendés comme des bacheliers placés en position de « vulnérabilité », ce qui permet de déplacer le regard vers des situations, des processus et des conditions susceptibles de les fragiliser (Roy, 2008). La vulnérabilité est appréciée au regard de la capacité pour un individu à absorber un choc et à se reconstruire (Bresson, Geronimi & Pottier, 2013). Ce cadre permet ainsi de saisir dans quelles conditions des jeunes, qui paraissent fragilisés par une orientation plus ou moins imposée vers le lycée professionnel, se positionnent sur une trajectoire offensive et audacieuse vers l'enseignement supérieur.

## # 1 - L'ÉTUDE

Ce chapitre repose sur un ensemble de données quantitatives et qualitatives issues d'une recherche soutenue par l'Institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire (Injep), qui concerne les conditions d'orientation des jeunes dans des parcours atypiques au regard de leur origine sociale et/ou scolaire (pour en savoir plus, Énard, Guégnard & Danner, 2019). Les résultats présentés se basent sur l'enquête par questionnaire menée auprès des étudiants inscrits pour la première fois en L1 STAPS en 2017-2018 dans une université française (437 répondants dont 25 bacheliers professionnels), complétée par des entretiens semi-directifs auprès de 14 bacheliers professionnels. Au moment de l'enquête, cette L1 était accessible de droit après obtention du baccalauréat, sans sélection, contrairement à d'autres universités, *via* le site Internet du ministère de l'Enseignement supérieur (Admission Post-Baccalauréat remplacé depuis par Parcoursup). Dans cette synthèse, seuls quelques entretiens sont mobilisés pour illustrer la pluralité des expériences vécues par les jeunes. Les pseudonymes qui figurent dans ce texte ont été choisis par les jeunes lors de l'entretien pour préserver leur anonymat.


<sup>1</sup> Le taux atteint près de 38 % en incluant les formations supérieures par apprentissage.

<sup>2</sup> Les termes employés pour désigner les personnes ont à la fois valeur de féminin et de masculin, même si la présence des filles reste discrète (moins de 30 % en STAPS).

## L'expérience professionnelle au lycée : le déclic d'une orientation vers le supérieur long


Souvent perçus comme une « élite des réprouvés » (Grignon, 1971) ou des élèves « relégués », orientés faute de résultats scolaires estimés suffisants pour accéder à la filière générale (Palheta, 2011), les bacheliers professionnels apparaissent en situation de vulnérabilité. L'étude de leurs parcours révèle toutefois une pluralité d'histoires et d'expériences scolaires positives ou négatives qui invite à relativiser cette étiquette.

Certains bacheliers rencontrés, marqués par des difficultés personnelles, des fragilités scolaires, des hésitations, expriment suite à leur orientation vers le lycée professionnel (LP), le sentiment d'une chute scolaire, un enfermement dans une voie de garage voire « *une catastrophe* », selon leurs paroles. Pour d'autres, la confrontation avec le monde professionnel, notamment lors des stages, est l'occasion d'un désenchantement. Cependant, l'opportunité ou l'espoir de prolonger leurs études, avec le sésame du baccalauréat, les aide à accepter cette scolarisation.



Samuel est un élève sans retard scolaire, dont la mère est employée et le père chauffeur-livreur. En troisième, avec une moyenne générale de 12 « *sans faire grand-chose* », et sans projet précis, il opte pour le « *bac pro MEI maintenance équipements industriels* » parce que la formation est proche de sa résidence et sur les conseils familiaux : « *Mes parents m'ont conseillé de choisir un bac qui allait m'apprendre un métier vu que je n'étais pas particulièrement très motivé pour les études* ». Lors de son premier stage qu'il trouve initialement intéressant, Samuel souhaite se « *réorienter, repartir en général* » : « *Non ça ne me plaisait pas de voir tous les jours les gens qui faisaient la même chose, ça, ça me dégoûtait, je ne me voyais pas faire ça* ». Il n'apprécie pas le lycée professionnel, estime qu'il régresse par rapport au collège (dans toutes les matières autres que professionnelles), éprouvant même l'idée que « *c'était dégradant en fait* ». Dès la seconde, il envisage la filière STAPS grâce au baccalauréat pour « *faire un métier qui avait un rapport avec le sport, de près ou de loin* » avec la perspective de « *rentrer en école de kiné* ». Ayant obtenu son baccalauréat à 18 ans avec mention assez bien, il entre à l'université, en STAPS, même s'il estime son diplôme « *pas adapté pour aller faire une vie d'étudiant* », en précisant : « *Si je n'arrive pas à faire kiné, APAS [Activités physiques adaptées et santé], c'est ce qui rapproche quand même le plus de kiné !* ».

Tous ne relèvent toutefois pas de ce profil, d'autres jeunes considérant leur cursus en lycée professionnel comme une expérience positive. Mais face aux contraintes du métier, se dessine le désir de poursuivre des études universitaires en relation avec leur pratique sportive.



Étienne (mère employée, père directeur de parc matériel) obtient son baccalauréat professionnel « *service restauration* » à 18 ans. Il exprime un rapport difficile au travail scolaire pendant le collège et il choisit cette formation pour la sécurité de l'emploi : « *C'est un des seuls endroits où on a du métier quoi qu'il arrive, il y aura toujours du métier dans cette branche donc au moins je me mets à l'abri* ». Ce choix lui permet de poursuivre sa scolarité avec un certain succès : « *J'apprenais, je ne faisais presque pas de devoirs, je n'apprenais pas beaucoup mes leçons et j'ai eu mon bac mention assez bien, donc j'aimais bien parce que voilà j'étais pas obligé de travailler énormément et au moins j'avais un métier* ». Face à la réalité du métier (« *physique, pas hyper bien payé* », horaires décalés), Étienne préfère s'inscrire en STAPS pour devenir « *préparateur physique pour un club sportif* » en insistant sur sa « *passion pour le sport* » : « *J'ai toujours été sportif, mes parents m'ont poussé à faire du sport quand j'étais petit donc je voulais absolument m'orienter après le bac dans quelque chose en rapport avec ça* ». Le passage en lycée professionnel lui permet de reprendre la main sur son histoire : « *J'étais en crise d'adolescence, je voulais absolument avoir un travail et partir de chez moi mais je préfère maintenant rester en STAPS, réussir et avoir un métier qui me plaît à la fin* ».

Quels que soient les motifs de leur orientation dans l'enseignement professionnel (par défaut, rejet de l'école, voie de secours, lassitude des études, pour avoir un métier, découvrir le monde professionnel...), les bacheliers interrogés font de leur passage en lycée professionnel une étape qui leur permet de se projeter vers des études supérieures pouvant « déboucher sur un métier qui plaît » en phase avec leurs goûts et leurs aspirations personnelles.

## Vulnérables mais offensifs lors de la transition vers les études supérieures

En contraste avec une orientation plus ou moins contrainte vers le lycée professionnel, leur démarche vers l'université est volontariste et même offensive. Les étudiants de STAPS s'avèrent persévérants, faisant fi des découragements institutionnels alors qu'ils sont exposés à de nombreux signaux négatifs, depuis les appréciations des enseignants et conseillers d'orientation, en passant par les sites Internet, brochures de l'Onisep ou journées portes ouvertes, jusqu'à l'avis réservé de l'université. Autant de moments de doute, de découragement et de sentiments de fragilité relatés par les jeunes.

*Des étudiants persévérants, faisant fi des discours institutionnels décourageants.*

Cristina raconte ainsi que tous les enseignants de son lycée tentent de l'en dissuader et même le proviseur « a fait un dessin d'un avion qui se cassait, qui se crashait » : « Le lycée m'a toujours dit ça va être compliqué, ça va être difficile et au final quand j'ai vu que j'avais quand même eu 10 et quelques... je l'ai de peu mon semestre, mais je l'ai, voilà, je me dis que rien n'est impossible en fait. » Théodore décrit lui aussi la procédure d'admission comme « pénible » : « J'ai eu un avis même défavorable [...] Ils m'ont directement dit les chances pour un bac pro de réussir en STAPS sont de 5 % ou un truc comme ça, en fait le message ça revenait plusieurs fois et on recevait même des mails [...] à chaque fois ils remettaient ça, c'était écrit en petit, c'était mis à la fin mais je trouvais que c'était un peu abusé quoi. Ils cherchent à ne pas nous faire venir. » Pour autant, ces bacheliers mettent à distance ces avis formulés au moment de leur transition vers l'université.

Leur résolution se confirme au regard des motifs avancés pour justifier l'inscription en STAPS. Tous estiment être doués<sup>3</sup> en sport et se considèrent comme parmi les meilleurs en EPS de leurs classes respectives, à l'instar des autres étudiants (Danner, Énard & Guégnard, 2019). Le sentiment de réussir dans cette matière, conforté par une pratique extra-scolaire compétitive, est venu consolider leur souhait de rester dans le monde du sport. Leur choix de faire ces études s'est formalisé relativement tôt par rapport aux autres bacheliers, pour la plupart depuis le collège ou la classe de seconde. Ceci souligne une détermination ancienne, souvent adossée à un projet professionnel, et déconstruit l'idée d'une orientation par défaut, résultant d'un refus d'entrée dans une autre formation ou de l'absence de projet défini (Beaud & Pialoux, 2001). Le fait que cette filière s'inscrit dans le prolongement d'activités sportives leur permet de développer un rapport positif à leurs études universitaires quand bien même elles leur semblent difficiles.

Sans illusion quant à leurs possibles difficultés, ces jeunes prennent le risque de s'engager dans ces études, ce qui souligne leur volonté de tenir en main les cartes de leur histoire. Même s'ils

<sup>3</sup> Bien entendu, cette idée de l'existence de « don » en sport relève du sens commun.



Eb, dont la mère est vendeuse, a obtenu son baccalauréat accueil, relation clients et usagers, tout en conciliant sa pratique sportive de haut-niveau, son projet initialement lié au tourisme et son envie d'entrer rapidement dans la vie active. Réunionnais d'origine, il réalise ses études secondaires en lycée sportif. Après une 2<sup>de</sup> générale, qui ne lui a « *pas vraiment plu* » et souhaitant « *travailler juste après le bac* », il s'oriente vers une formation professionnelle en lien avec son investissement sportif. Eb raconte une scolarité placée au second plan : « *J'ai privilégié jusqu'à la terminale, mon parcours sportif* ». En première, voulant « *rester dans le monde du sport* », il change de perspective pour une poursuite d'études qui lui permettrait de combiner sa pratique sportive de haut-niveau, ses contraintes d'entraînement et une meilleure insertion professionnelle : « *Et je me suis dit aussi pourquoi pas avoir d'autres diplômes en plus pour avoir des meilleures embauches, enfin être embauché dans les meilleures entreprises* ». Il choisit alors STAPS avec le projet d' « *aider les personnes à mobilité enfin d'handicap dans le sport* » tout en connaissant les faibles taux de réussite dans cette filière : « *Surtout pour STAPS, je regardais aussi les pourcentages de réussite, les pourcentages d'entrée. Et, c'était pour moi assez compliqué dès que j'ai vu déjà le pourcentage de réussite pour la filière professionnelle, c'était vraiment peu. Bon, la preuve là, je suis un peu en difficulté mais, mais je vais essayer d'y arriver...* ».

n'ont pas tous les atouts pour remporter la manche, l'enjeu immédiat pour eux consiste à saisir leur chance pour s'autoriser de meilleures perspectives professionnelles, « *une meilleure vie* ».

## Prendre le risque de la vulnérabilité pour « *saisir une chance* »

Ces orientations semblent le plus souvent l'apanage d'une certaine élite de la population des lycéens professionnels : la moitié des bacheliers professionnels en L1 STAPS ont leur diplôme l'année de leurs dix-huit ans, sans redoublement, et 46 % l'ont obtenu avec une mention dont 16 % d'excellence<sup>4</sup>. Reste que ces bacheliers professionnels sont vulnérables au regard de leurs caractéristiques sociales. Comparés aux autres étudiants, ils sont issus de milieux plus modestes : ils sont plus fréquemment boursiers et leurs parents sont moins souvent en emploi, cadres ou diplômés de l'enseignement supérieur. Si la première année de STAPS se caractérise par une hétérogénéité sociale peu commune pour une filière universitaire, ils s'y démarquent davantage<sup>5</sup>, faisant figure d'*outsiders* sociaux (Danner, Énard & Guégnard, 2016).

---

*L'orientation vers l'université, l'apanage d'une certaine élite de la population des lycéens professionnels.*

---

Appartenant souvent à la première génération en études supérieures, ils entrent dans un espace inconnu dont ils n'ont ni les clés ni les codes. Mais s'appuyant sur leur connaissance du sport pour s'aventurer en STAPS en lien avec une socialisation sportive familiale précoce, ils misent sur leur investissement sportif et/ou leur ambition d'apprendre. Malgré ces inégalités de départ, leur première réussite est d'avoir le baccalauréat, le sésame, qui leur permet de s'inscrire à l'université, de reprendre « *le goût aux études* », de « *tenter une aventure* ».

Ces bacheliers professionnels interrogés, moins armés socialement et scolairement, entreprennent donc des parcours audacieux même s'ils se heurtent à des situations qui les fragilisent. S'ils évoquent relativement bien les difficultés vécues et les futurs obstacles (le passage en deuxième année notamment), ils pointent aussi leur satisfaction « *d'avoir des connaissances* », de « *comprendre le fonctionnement du corps humain* », leur espérance d'exercer « *un métier qui passionne* », dans le « *monde du sport* » : « *J'aime*

<sup>4</sup> 36 % des autres bacheliers en STAPS ont leur baccalauréat avec mention, dont 10 % de mentions bien et très bien.

<sup>5</sup> 16 % ont un parent cadre pour 30 % des autres bacheliers (chiffre en dessous des 34 % des inscrits à l'université au plan national).

*le sport, je voudrais bien en faire mon métier » ; « Pourquoi pas tenter parce que j'aime le sport » ; « Vivre de sa passion, être rémunéré pour faire quelque chose qu'on aime ».*

Au-delà de leur témérité et ténacité, s'exprime souvent l'espoir d'échapper au destin associé aux bacheliers professionnels avec l'envie de s'ouvrir des possibles *a priori* illégitimes, à l'image de Théodore qui raconte : « *Je vois STAPS comme une chance là, parce que je me dis que c'est le moyen de repartir sur de nouvelles bases* ». Vulnérables par leur parcours scolaire et leur orientation inattendue à l'université, ces bacheliers connaissent et acceptent les risques et les coûts associés à ces études longues, sans doute portés par un fort désir d'ambition sociale, chacun s'accordant, à sa façon, « le droit de rêver socialement » (Beaud & Pialoux, 2001).

## Conclusion

L'analyse des situations des bacheliers professionnels met en évidence le caractère réversible de leur vulnérabilité dans leurs rapports à l'orientation, leur expérience de l'enseignement professionnel et l'accès à l'enseignement supérieur. Malgré une orientation en lycée professionnel qu'ils n'ont pas toujours choisie, produisant le sentiment d'être confrontés à une forme de ségrégation sociale, ces jeunes s'engagent vers une filière universitaire, franchissant les barrières symboliques qui leur sont opposées et qui participent à l'intériorisation des « probabilités objectives » en « espérances subjectives » (Bourdieu, 1980). Dans « une dynamique de conquête », face à l'horizon des possibles, ils envisagent « l'avenir et le droit à une prise de risque » (Troger, Bernard & Masy, 2016).

En majorité issus de milieu modeste, souvent les premiers de leur famille à entreprendre des études supérieures, ces étudiants atypiques viennent ainsi affirmer la liberté de choix dont ils peuvent se prévaloir pour réaliser leurs projets et se construire une trajectoire positive dans un contexte peu favorable. En effet, les restrictions dans les capacités d'accueil se renforcent dans de nombreuses formations universitaires et « les portes entrouvertes de l'enseignement supérieur » pour ce public (Lemêtre, Mengneau & Orange, 2016) se referment suite à la suppression de l'accès de droit à l'université pour tout bachelier.

## #BIBLIOGRAPHIE

Beaud, S. & Pialoux, M. (2001). « Les bacs pro » à l'université. Récit d'une impasse. *Revue française de pédagogie*, 136(1), 87-95.

Bourdieu, P. (1980). *Le Sens pratique*, Paris : Minuit.

Bresson, M., Geronimi, V. & Pottier, N. (2013). *La vulnérabilité : questions de recherche en sciences sociales*. Fribourg : Academic Press, coll. « Res Socialis ».

Danner, M., Énard, C. & Guégnard, C. (2019). *Quand le sport (dés)oriente les parcours des jeunes*, Paris : Injep, coll. « Notes & rapports ».

Danner, M., Énard, C. & Guégnard, C. (2016). Probabilités d'orientation déjouées... Des bacheliers professionnels en STAPS et en classe préparatoire aux écoles supérieures d'art. *Les sciences de l'éducation – Pour l'Ère nouvelle*, 49(3), 71-97.

Danner, M. & Guégnard, C. (2019). L'orientation des bacheliers professionnels en STAPS et Art sous le prisme de la vocation. Dans C. Guégnard & J.-F. Giret (dir.), *L'orientation des jeunes en STAPS : entre chemins de traverse et voie royale*. *Sciences sociales et sport*, 41, 77-96.

DEPP (2019). *Repères et références statistiques*.

Énard, C., Guégnard, C. & Danner, M. (2019). Prendre le risque de la vulnérabilité ? Des bacheliers professionnels à l'université ou en classe préparatoire. Dans X. Collet & S. Macaire (coord.) *Vulnérabilités étudiantes, les chemins inattendus de la réussite* (p. 31-52). Marseille : Céreq, coll. « Céreq Échanges » (n°12).

Grignon, C. (1971). *L'ordre des choses, les fonctions sociales de l'enseignement technique*. Paris : Minuit.

Jellab, A. (2017). Les voies professionnelles, entre relégation et valorisation. Que nous apprennent les parcours d'élèves ? *Administration & Education*, 155, 109-121.

Lemêtre, C., Mengneau, J. & Orange, S. (2016). « La fac, on me dit que c'est possible mais que c'est pas faisable ». *Les portes entrouvertes de l'enseignement supérieur. Actes du colloque les 30 ans du baccalauréat professionnel* (p. 389-400). Paris : ministère de l'Éducation nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, coll. « CPC études » (n°1).

Palheta, U. (2011). Le collège divise. Appartenance de classe, trajectoires scolaires et enseignement professionnel. *Sociologie*, 2(4), 363-386.

Roy, S. (2008). De l'exclusion à la vulnérabilité. Continuité et rupture. Dans V. Châtel & S. Roy (dir.) *Penser la vulnérabilité. Visages de la fragilisation du social* (p. 13-34). Québec : Presses de l'Université du Québec.

Soulet, M.-H. (2008). La vulnérabilité, un problème social paradoxal. Dans V. Châtel & S. Roy (dir.) *Penser la vulnérabilité. Visages de la fragilisation du social* (p. 65-90). Québec : Presses de l'Université du Québec.

Troger, V., Bernard, P.-Y. & Masy, J. (2016). *Le baccalauréat : impasse ou nouvelle chance ? Les lycées professionnels à l'épreuve des politiques éducatives*. Paris : PUF.



Toutes les publications du Céreq sur  
[www.cereq.fr](http://www.cereq.fr)